

À l'auberge

BONJOUR, MONSIEUR — Monsieur ? (Qu'est-ce que ce type me veut ? Pourvu qu'il ne vienne pas s'installer à ma table et m'empêcher de dîner tranquillement ! Allons, ça y est !) ^a — Pardon, Monsieur, me permettez-vous de m'asseoir ici ? C'est la dernière place qui reste, car l'auberge n'est pas bien grande, et j'ai du mal à me déplacer — Je vous en prie, faites donc (Pourvu qu'il n'aille pas me raconter ses rhumatismes, point par point !) — Ah, cette canne qui tombe toujours ! Tout ce que j'ai rapporté de l'Algérie, une jambe abîmée — Voilà, posez-la dans ce coin (Bien ma veine, il va m'assommer du récit de ses campagnes en illustrant la tactique de ses batailles avec la salière et les couteaux. Enfin, essayons d'être poli, puisqu'il l'a été jusqu'à présent.) — Je vois que vous êtes de passage dans notre pays. Oui, vous savez, Marvejols ^b n'est pas grand et nous nous y connaissons tous. Vous avez sans doute visité la Margeride ? ^c — (De quoi je me mêle ? Enfin...) Plutôt la région de l'Aubrac ^d, et spécialement le Gévaudan ^e : c'est un pays austère,

a. Le dialogue intérieur est noté dans le manuscrit par un changement de stylo, rendu ici par le changement de police de caractères.

b. Gros bourg du département de la Lozère, à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Mende.

c. Chaîne montagneuse à l'altitude moyenne de 1000 m, s'étendant du Nord au Sud de Saint-Flour à Mende.

d. Massif volcanique, situé à l'ouest de Marvejols.

e. Plateau élevé, situé entre l'Aubrac et la Margeride, au nord de Marvejols. Mais le Gévaudan de l'époque de la Bête couvrait une région englobant tout le nord du département actuel de la Lozère, ainsi que les parties avoisinantes des départements du Cantal et de la Haute-Loire.

mais très beau. J'imagine sa solitude pendant les mois d'hiver, quand la neige couvre le plateau et ses forêts noires. Une atmosphère assez étrange, presque hostile, où l'on sent que des événements inexplicables peuvent aisément trouver place. — Vous pensez, bien sûr, à la Bête du Gévaudan ? — Oui, cette histoire m'a toujours intéressé, et je suis venu en visiter les lieux, non pour faire une enquête, mais pour tenter d'en avoir une meilleure idée. — La Besseyre, Chaulhac, Grèges, Paulhac ?^a — Oui, et je suis allé voir les sommets : Montgrand, le Mont Chauvet, la Croix du Fau...^b — Vous m'avez l'air très au courant de cette histoire. — Ma curiosité avait été éveillée, il y a déjà très longtemps, par l'article de Lenôtre^c. J'ai donc essayé d'en apprendre davantage, d'abord avec le récit le plus ancien, le plus sérieux, le plus documenté, celui d'un habitant du pays, l'abbé Pourcher. Puis des articles par ci par là, Decaux, par exemple, mais cela ne va pas bien loin ; une discussion à la télévision, et même le semi-roman de Chevalley, qui intrigue plus qu'il n'explique. — Oh, vous êtes un vrai spécialiste, et je suis très heureux de vous rencontrer, moi qui suis un pantre, c'est-à-dire un habitant de ces pays qui entourent la Croix du Fau. J'aimerais vous voir comparer vos idées aux miennes sur la question. — Mes idées, c'est beaucoup dire : je me heurte à tout un réseau de contradictions, d'hypothèses discutables, dont chacune semble un instant séduisante, mais partielle, et dont aucune n'éclaire l'ensemble des faits. —

— Voudriez-vous me montrer les points sur lesquels vous butez ? Je vais faire venir une bouteille de Madiran pour soutenir la discussion. Si, si ! la patronne en a, et qui n'est pas mauvais. — Trop aimable. Eh bien, allons-y. Au point de

a. Localités de l'extrême nord de la Margeride.

b. Même localisation.

c. *Histoires étranges qui sont arrivées*, par G. Lenôtre, Mame, Tours, 1933, pp. 53-80.

départ, des faits, patentés, inscrits dans les registres et les gazettes, d'une authenticité que personne n'a jamais mise en cause. Donc, pas une légende, mais des faits, attestés par d'innombrables témoins, des actes officiels, des déclarations d'intendants de province, et même des arrêtés royaux. Et quels faits ! plusieurs centaines de morts (je n'en ai trouvé nulle part le total exact), des femmes, des jeunes filles, des enfants, tués en un espace d'à peu près trois ans, à partir de juin 1764, par ce qu'il est convenu d'appeler, faute d'autre précision, la Bête du Gévaudan. Je note la majuscule qui traduit l'aura de terreur et de mystère qui règne sur toute cette histoire. Je remarque en passant n'avoir trouvé aucun homme parmi les victimes : une de ces questions sans réponse auxquelles je me suis heurté. Donc une histoire mieux prouvée qu'aucune autre, et en même temps plus mystérieuse qu'aucune autre. Étrange contradiction. Nous sommes d'accord ? — Certainement : voilà un bon point de départ. —

— Le tout un un temps limité : cela commence brusquement et s'arrête de même, au bout de trois ans environ, sans que personne sache pourquoi. Et les lieux ne sont pas moins limités : rien au delà du Gévaudan. Ce qui, en théorie, devrait simplifier le problème, mais ne l'a jamais rendu que plus obscur. Toujours d'accord ? — Parfaitement ; on ne saurait mieux dire. — Maintenant, voici venir les difficultés : les meurtres commis par la Bête dans une même journée prouvent une réelle ubiquité : comment peut-elle se trouver à la même heure en des points distants de plusieurs lieues ? Faut-il donc admettre qu'il y aurait d'autres spécimens, agissant simultanément ? Le problème s'en trouverait encore compliqué. Autre énigme (je déverse tout cela pêle-mêle) : vous savez sans doute que récemment un chercheur a eu la curiosité de mettre sur fiches toutes les victimes, et l'ordinateur lui a rendu un résultat imprévu : elles sont toutes de religion catholique, et ce en une région où vivaient

de nombreux réformés. Qu'est-ce qu'une bête pouvait bien avoir à faire de cette distinction, que le hasard seul ne peut expliquer ? Vous connaissiez ce point ? — Mais oui : je crois avoir recensé toutes les études faites sur la Bête, comme il est assez normal pour un homme comme moi, originaire de ce pays. Continuez, je vous prie, à énoncer tout ce qui vous étonne ; nous verrons ensuite s'il y a réponses possibles. —

— Soit. J'en arrive à la Bête elle-même ; toutes les descriptions concordent absolument : la taille d'un veau ou d'un âne, le poil rougeâtre avec une raie noire sur le dos, la gueule énorme, très allongée, les oreilles courtes et droites, le poitrail blanc, très large, une longue queue touffue. Cela ne correspond à aucun animal connu. On a eu beau jeu d'objecter que des paysans, naturellement ignorants et paniqués (ainsi se les figurent les citadins) avaient pris pour un monstre un vulgaire loup de grande taille. Absurdité : ces gens-là connaissaient parfaitement les loups et les tuaient fort bien (cent cinquante en une seule année). Impossible de les tromper, ces paysans positifs ; il ne pouvait s'agir que d'un animal inconnu d'eux. Les hypothèses avancées par certains auteurs, lunx, hyène, ours, ne correspondent pas à la description unanime. Un mutant, qui apparaît brusquement et disparaît à tout jamais au bout de trois ans ? Cela ne tient pas debout. Alors un hybride, par un exemple un lycaon, ou un bâtard de tigre et de je ne sais quoi, comme on l'a proposé ? Ces animaux-là, à supposer qu'ils aient existé en Afrique, ne pouvaient apparaître dans le Gévaudant où ils n'ont jamais pris pied. Sinon après avoir, apparemment, traversé la Méditerranée à la nage et parcouru toute une partie de la France, à jeun, il faut le supposer.

Et je ne fais qu'aborder l'inexplicable : cette même Bête, qui manifestait une agilité surprenante, au point d'échapper à trois cents rabatteurs à la fois, cette bête capable de procéder en terrain plat par bonds de vingt-huit pieds, presque dix

mètres, vous vous rende compte ? Et cela dûment prouvé : Denneval, le grand louvetier normand qui avait tué de sa main douze cents loups, un spécialiste, donc, s'il en fut, a relevé et mesuré ses traces sur la neige et conclu, avec une prudence normande, que « cette bête-là ne serait nullement facile à avoir » — et en fait il ne l'a pas eue. Oui, et bien cette même Bête, une foule de témoins l'ont vue se promener debout sur ses pattes de derrière, étrange allure pour un quadrupède, n'est-ce pas ? et même faire avec ses pattes de devant « mille singeries ». — Je cite. Plusieurs fois, on l'a fusillée, presque à bout portant, un jour, entre autres, à treize pas. Elle poussait un cri, tombait, se relevait, et repartait de plus belle. Elle était donc blindée, par dessus le marché ? Mais comment pourrait-on faire des bonds de dix mètres avec un blindage ? Tout cela est absurde. Mais absurde ou pas, les faits sont là. Ouf, je m'échauffe. Dois-je continuer ? — Bien sûr : buvez un peu de Madiran et prenez courage : vous avez en moi un auditeur fort attentif. —

Le comportement de la Bête est aussi inexplicable que son anatomie : ses victimes, comme je l'ai dit, sont de préférence jeunes filles et enfants. Elle s'attaque aux yeux, aux lèvres, à la peau du crâne, à ce que les registres des paroisses nomment la pudeur. Aucun animal connu ne procède ainsi. Et pourquoi jamais un homme, jamais un mouton ? Pire encore : lorsqu'elle a tué un enfant, il lui arrive au soir de passer par les rues du village et de poser ses pattes de devant sur le rebord de la fenêtre, comme pour narguer les parents. Voir le récit de Châteauneuf, de la paroisse de Grèges, pourtant renommé pour sa force et son courage et qui déclare avoir été « saisi d'une espèce de frayeur » en la voyant procéder ainsi. Et vous connaissez, bien sûr, le récit de Pierre Blanc qui s'est battu avec elle pendant trois heures : tout de bout elle lui portait des coups de griffes avec ses pattes de devant, et, affirme-t-il, elle était « toute boutonnée par dessous ».

En trois heures, il a certes eu le temps de le voir. Un ours, disent certains. Avec une fourrure amovible, sans doute, et pourquoi pas une fermeture éclair ? Et les témoins qui l'ont entendue rire (une hyène ?) et se parler à elle-même ? On nage en plein délire.

Mais les récits concordent, inexorablement. Nous apprenons ainsi que beaucoup de victimes étaient retrouvées exsangues, vampirisées, si l'on peut dire. De l'une, on n'a retrouvé que deux mains. D'une autre, la Bête, après l'avoir tuée et dévorée partiellement, avait arrangé les habits de la fillette si proprement que ses parents ont d'abord cru qu'elle dormait. Autre contradiction : les chiens étaient terrorisés par son approche et fuyaient, tandis que les vaches faisaient toujours front, cornes basses, et même la chargeaient sans crainte. Et pareillement les cochons.

Bon, et le nommé Jean Chastel l'a enfin tuée, ainsi qu'il est dit, ou tué quelque chose qui ressemblait à la Bête. Et vous acceptez le récit ? Chastel attend la Bête, tout en lisant les litanies de la Vierge. Curieuse attitude pour un chasseur à l'affût. Il aperçoit la Bête, termine tranquillement les litanies, enlève ses lunettes et les range dans leur étui, puis épaule, vise le monstre, qui attend son bon plaisir, et le tue d'une balle (bénite, naturellement !). Après quoi, on laissera pourrir la dépouille, avant de l'exhiber à la cour du roi, de sorte qu'il n'y aura aucune autopsie, la cour reculant devant l'odeur de la charogne. Tout cela me gêne terriblement, avec son apparence de frabriqué, de truqué, d'escamotage. Cette fin sonne faux, à mes oreilles ; on nage dans l'équivoque. — Vous avez exposé les faits essentiels. Proposez-vous des hypothèses ? — Oui, mais elles se contredisent les unes les autres ; si bien que je ne suis pas plus avancé qu'avant toutes mes lectures. Ceux qui ont travaillé sur la question du masque de fer, par exemple, ont peu à peu réduit l'affaire à des dimensions relativement limitées : à force d'éliminer les candidats, ils n'en

ont retenu que trois possibles, et un unique probable. Mais pour la Bête, rien, pas un zeste de gagné. — Essayez quand même ; je vous donnerai ensuite mon point de vue. Sans qu'il faille en attendre des merveilles, je vous préviens tout de suite. Mais allez-y, je vous écoute à nouveau, à charge de revanche. —

— Soit. Si cette Bête est réellement un animal, bien des faits s'expliquent d'eux-mêmes : son agilité, sa cruauté, la description, cohérente en ses détails, que les nombreux témoins en ont faite. Quelle sorte d'animal ? question insoluble. Une espèce nouvelle, un mutant, un hybride inconnu ? C'est expliquer l'obscurité par les ténèbres.

Mais si c'est réellement un animal, il y a trop de faits qui ne marchent pas : son invulnérabilité aux coups de fusil, sa façon de se battre et de marcher parfois sur les pattes de derrière. Et pourquoi n'avoir attaqué que des humains, et jamais des troupeaux, si nombreux dans la région, et pourquoi jamais un homme ? et pourquoi uniquement des catholiques ? Si ce n'est pas un animal, c'est un homme, déguisé en animal : sadique, vampire, loup-garou, tout ce que vous voudrez. Cette sorte de monstre se rencontre de temps en temps, rarement, par bonheur. Plusieurs ont avancé cette hypothèse, séduisante, si j'ose ainsi parler, par plusieurs aspects.

Mais un homme ne se déplace pas aussi vite et ne fait pas des bonds de vingt-huit pieds. Et quand la Bête, ou prétendue telle, a été tuée par Jean Chastel, puis dépouillée, il n'y avait pas d'homme sous sa peau. Alors, hallucination collective ? Et les centaines de morts, dûment enregistrés sur les livres des paroisses, des hallucinations ? D'autres ingénus ont avancé l'idée d'une expérience menée par des extra-terrestres... ce qui me paraît un aveu définitif d'impuissance à trouver une explication qui ne soit pas démente. Alors, vous, Monsieur, qui êtes du pays, en savez-vous un peu plus ? —

Du pays, oui ; de la Veyssière, exactement. Mon nom

est Jouve, Robert Jouve, et la Bête a tué une personne de ma famille. En savoir plus, non, sans doute. Mais voici ma petite idée : l'ubiquité, souvent signalée, de la Bête, s'explique si l'on admet, et c'est nécessaire, qu'il n'y en avait pas un seul exemplaire, mais plusieurs simultanément, de la même portée, ou peut-être pas, puisqu'on en a signalé de moins grosses, en quelques cas. Des animaux, donc, et des animaux bien réels. De quelle race ? À ma connaissance, deux Gévaudannais, au moins, avaient séjourné en Afrique, en Barbarie, comme on disait alors. D'ailleurs des réformés. Peut-être auraient-ils ramené hyènes ou lycas ; peut-être auraient-ils obtenu par croisement une portée monstrueuse. Les zoologistes nient de telles hybridations. Moi qui vous parle, j'ai pourtant vu dans une ferme des Pyrénées quelque chose (je ne trouve pas d'autre terme) d'effrayant, que la patron m'a assuré être un croisement de verrat et de chienne. On pourrait donc imaginer de semblables possibilités.

Mais cela ne constitue qu'une partie de l'histoire. Pourquoi ces animaux, puisque je suis convaincu qu'il y en a eu plusieurs — pourquoi n'ont-ils attaqué que des catholiques, uniquement des femmes et des enfants, avec d'étranges mutilations ? Parce qu'il y avait une volonté humaine derrière eux pour les téléguider. Vous avez posé, tout à l'heure, ce dilemme : animal ou homme. Non, mais animal et homme, les deux, simultanément. Supposons quelqu'un, un fou, un sadique, un Jack l'éventreur de cette époque. Pourquoi pas ? Cela existe : Gilles de Rais n'a-t-il pas fait disparaître quelques huit cents garçons ^a ? Et ce fameux sergent nécrophile, au dix-neuvième, dont j'ai oublié le nom ? Cet être, donc, ce X, a ces bêtes à sa disposition, il les dresse, elles lui obéissent, et le fait qu'elles existent, bien visibles, lui

a. Dans la mesure où il s'agit de plus qu'une légende, ce qui n'est pas certain, on ne lui attribue pas plus que cent cinquante victimes, et plus souvent une cinquantaine.

offre de merveilleux alibis. Lui-même se déguise, pour leur ressembler : une peau, boutonnée par dessous, comme le certifie Pierre Blanc ; une peau dont je pense qu'elle pouvait bien dissimuler une cotte de mailles, ce qui expliquerait que les coups de feu le font tomber sans le blesser ; d'autant que les balles de mousquet, à faible vitesse initiale, ont puissance de choc, beaucoup plus que de perforation.

Quand des centaines de traqueurs le cernent dans les bois, il lui suffit de dépouiller sa peau, de la cacher, et de se mêler à eux dans leurs recherches. Personne ne le remarque, ce qui prouve que c'est quelqu'un du pays. Sur ses victimes, il assouvit ses pulsions monstrueuses, qui sont d'un homme, non d'un animal. Pourquoi les chiens ont-ils peur, de lui et de ses bêtes, mais pas les vaches ni les cochons ? Il doit s'agir d'une odeur que seuls des animaux au flair aussi subtil que les chiens doivent ressentir. Vous savez peut-être que les chiens détestent l'odeur des fous.

Pourquoi tout cela s'arrête-t'il brusquement, au bout de trois ans ? Parce qu'il sentait les mailles du filet se reserrer peu à peu : déjà les Denneville père et fils, les chasseurs les plus compétents, semblaient avoir bien progressé, quand ils furent rappelés en Normandie — à la suite, comme vous le savez, de bizarres intrigues menées par des noblaillons du Gévaudan, Beauterre et autres, dont le principal, le comte de Morangiès, était un sire de bien fâcheuse réputation. Notre sadique a dû remarquer que le fait d'attaquer seulement des catholiques réduisait de beaucoup le nombre des suspects. Peut-être un réformé, mais cela m'étonnerait. Plus probablement, quelqu'un qui avait ou croyait avoir maille à partir avec l'Église. C'est un fait bien connu que les pires ennemis de l'Église viennent toujours de l'intérieur. Donc il se dit qu'il faut en finir. Comment ? en tuant la Bête ; autrement dit, en faisant tuer une des bêtes par un de ses dresseurs. Ce qui explique l'immobilité invraisemblable de l'animal pen-

dant que Chastel termine sa petite mise en scène. Attention, ne me faites pas dire que le monstre humain, X, était Chastel (d'ailleurs il y avait trois frères Chastel). Mais X devait avoir plusieurs comparses, en différents lieux. Pourquoi pas celui-là, entre autres ? —

— Et sur le vrai X, vous avez aussi votre petite idée ? — Ma petite hypothèse, sans plus : un homme d'entre les Trois Monts, très au courant du pays et des gens, assez puissant et redoutable pour se faire obéir en silence par quelques-uns, puisque le secret ne sera jamais levé, physiquement très fort, extrêmement velu... mais permettez-moi de n'en pas dire davantage. Si le nom existe encore dans une famille du Gévaudan, et je sais qu'il existe, pourquoi jeter le discrédit sur des descendants qui n'ont aucune responsabilité dans cet horrible épisode ? — Je vous comprends, mais au bout du compte, tout ne s'explique pas, et il faut bien reconnaître que c'est une des énigmes les plus irritantes de l'histoire, comme la disparition soudaine de la civilisation Maya, ou le sens des figures géantes de Nazca^a, ou la catastrophe de Tougournski^b. Il est clair que, sans aller aussi loin, le Gévaudan a quelque chose dans ses paysages, son atmosphère, son austérité taciturne, qui favorise l'étrangeté.

— Vous ne croyez pas si bien dire : c'est vraiment un lieu où se produisent des faits qui demeurent inexpliqués. Tenez, puisque je constate que vous êtes un auditeur patient, alors que je suis un vieux bavard. Vous allez m'autoriser à nous

a. Découverts en 1926 au Pérou, les géoglyphes de Nazca sont de grandes figures tracées sur le sol (géoglyphes), souvent figuratives, parfois longues de plusieurs kilomètres, qui se trouvent dans le désert.

b. Sans doute la catastrophe de la Tougouska, une explosion survenue le 30 juin 1908 vers 7 h 13 en Sibérie centrale. L'explication la plus couramment admise est l'impact d'un objet céleste (un petit corps du Système solaire de caractéristiques encore inconnues), ayant explosé à une altitude comprise entre 5 et 10 kilomètres.

faire servir une spécialité d'ici, une liqueur aux bourgeons de sapin, dont la dégustation vous occupera, pendant que je vous raconterai ce qui est arrivé tout près d'ici, il y a près de vingt ans, à un de mes amis, peu importe son nom. Cela se passait à la mi-Décembre, au soir tombant. Non, rassurez-vous, il ne s'agit pas d'une histoire de fantômes ni de brigands, ou d'une réapparition de la Bête. Après les premières neiges, les routes venaient juste d'être dégagées, mais le froid les rendait glissantes. Il descendait de Saint-Chély d'Apcher, et conduisait avec circonspection, comme il se devait. Il venait juste d'allumer ses phares, ce qui lui a permis d'apercevoir sur le talus de neige, à droite de la route, une sorte de paquet, enveloppé dans une grosse couverture de laine bleue, toute propre. Ce détail l'a intrigué et l'a décidé à s'arrêter et à vérifier l'objet, malgré le frois piquant. Il s'est penché, dans la lueur des phares, a écarté un pan de l'étoffe... Bon Dieu ! un bébé, et pas bien vieux. Vivant ou mort ? Avant tout, le porter dans la chaleur de l'auto dont il n'avait pas arrêté le moteur. Le mettre sur le siège, pousser le chauffage à fond, allumer le plafonnier.

Craintivement, il a tendu l'index pour toucher un minuscule poing serré qui émergeait des étoffes, redoutant de le trouver glacé. Mais non, une bonne tiédeur ; c'était donc vivant. Voilà au moins une bonne chose d'acquise. Mais voilà soudain qu'au contact de son doigt, le poing s'est ouvert comme une fleur, a saisi son index et s'est refermé sur lui avec une fermeté surprenante, comme en pleine confiance. N'ayant pas eu d'enfant, il ignorait alors que c'est un réflexe chez les tout petits, même les nouveaux nés. Mais il s'est trouvé ému, et il a ressenti en lui pour la première fois, ainsi que dit Vigny, ou à peu près, ce que Dieu a mis de paternel dans le cœur de tout homme^a.

a. « L'homme a toujours besoin de caresse et d'amour. » *La colère de Samson*.

Le doigt toujours serré dans cette menotte, avec son autre main, il dégageait doucement les couvertures superposées qui enveloppaient l'enfant, et découvrit enfin une figure ronde, au fond d'une sorte de bonnet brodé, à la fois ridicule et touchant. C'était chaud, ça respirait, ça dormait à moitié. Bon, ça vivait : l'essentiel était là. Le temps de redescendre de l'auto pour examiner si la neige présentait des traces de pas. Non : on avait dû le déposer directement sur le talus, d'un véhicule quelconque. Pas le moment de commencer une enquête de police. Il est rentré doucement chez lui, a confié son fardeau à sa femme plus qu'étonnée, téléphoné aussitôt au médecin et à la gendarmerie. Puis il est revenu au bébé : en fait, c'était une fille, âgée de deux ou trois mois, selon l'opinion de sa femme. Bien sympathique, ma foi, mais quel bébé ne l'est pas ? Le médecin aussitôt survenu déclarait après examen que l'enfant était en parfaite santé et n'avait pas eu le temps de souffrir du froid. Son abandon avait donc été bref et mon ami l'avait retrouvé à temps. Pourtant il n'avait aperçu aucune auto ce soir là. Curieux, mon ami s'était penché sur ce petit bout de fille, caressant cette tête duvetée de blond pâle. Il s'aperçut tout à coup qu'elle avait ouvert les yeux, et le regardait en plein, à la façon des bébés.

Étrange impression que ce contact avec un être humain à la découverte du monde, avec un regard intelligent, intimidant, qui ne cillait pas. Il n'avait pas fini de s'étonner que le petit visage s'éclairait, creusé de fossettes. Mais oui, la fille souriait ; c'est bien à lui qu'elle souriait, pas à un autre. Je vous ai dit qu'il n'avait pas d'enfant ; le contact avec cette minuscule vie l'a bouleversé. Ces mains ne connaissaient pas le mal, ce visage était toute confiance, une confiance qu'il ne pouvait pas refuser.

Vous devinez la suite : dès ce moment il était décidé à adopter l'enfant. Que cela ait emporté l'adhésion enthousiaste de sa femme, non. Mais à la fin des fins, elle s'est

inclinée, en rechignant quelque peu. La justice n'a pas fait trop d'objections : à cette époque, l'adoption était beaucoup plus aisée que maintenant ; il était un homme sérieux, relativement aisé, honorablement connu dans le pays. Bref, tout a bien marché. — Et l'enquête de la gendarmerie n'a retrouvé aucune trace du ou des parents ? — Absolument rien : comme si cette petite fille était venue de nulle part pour attendre sur la neige le passage de cette auto. Et sur une route déserte en hiver. Si mon ami n'était pas venu là, elle n'aurait pas résisté à une nuit glacée. La police n'a pas retrouvé le moindre indice, nulle part. Vêtements et couvertures neufs, strictement anonymes. Rien, je vous dis.

Et la petite Laetitia — c'est ainsi qu'il l'a nommée dans son contentement, a donc entrepris son existence dans le Gévaudan. Sans que cela étonne personne chez nous, tant ce pays paraît prédestiné à d'étranges histoires. — Mais celle-là est une histoire heureuse. — Oui, elle est apparue telle, au début, du moins. La fille poussait dru, son père en raffolait, et elle le lui rendait bien. Vous savez, cette entente unique qu'il peut y avoir entre père et fille. La mère, si l'on peut l'appeler ainsi, était beaucoup plus réservée, presque hostile. Que voulez-vous, ce n'était pas l'enfant de sa chair, et pour une femme cela doit compter terriblement. Cette adoption même, elle ne l'avait pas souhaitée : elle s'y était seulement résignée, puisque son mari avait l'air d'y tenir tant. Mais le cœur n'y était pas.

Enfin les choses allaient cahin-caha, la petite marchait sur ses douze ans, fraîche et blonde. Lui voyait bien que sa femme devenait de plus en plus, renfermée, froide, et même hargneuse, des fois. Sans raison, semblait-il ou croyait-il : vous savez que les hommes ne sont pas bien malins pour voir ce qui ne va pas, dans de tels cas. Il pensait seulement que sa femme arrivait à l'âge difficile, et qu'il fallait prendre patience devant les sautes d'humeur que provoque

la ménopause. Et que faire d'autre ?

Et un jour, l'orage a éclaté, qui couvait depuis si longtemps. L'orage, non, ce n'est pas le mot, mais une décision glaciale, inébranlable, chez cette femme plutôt bornée, vite butée, incapable d'écouter ni de comprendre le moindre raisonnement. Elle avait mijoté son idée pendant des mois et des mois, peut-être même dès le début, allez savoir. Toujours est-il qu'elle avait ancré dans sa caboche obtuse la conviction que cette histoire d'enfant trouvé dans la neige était fausse d'un bout à l'autre, pure invention de son mari ; qu'en fait il s'agissait d'un enfant naturel (elle disait élégamment : une bâtarde). Il avait dû engrosser (toujours selon ses termes à elle) quelque part une fille quelconque qui avait voulu se débarrasser de son faix. Et lui, bien embêté, avait monté ce mauvais roman pour dissimuler ses « fredaines » (ce mot !) à sa femme légitime. Elle en était sûre, toutes ses dénégations étaient inutiles, elle ne les écouterait pas, et, en fait, elle ne les a pas écoutées. Elle avait donc pris la décision qui convenait à son honneur et à sa dignité d'épouse vertueuse. Je vous le dis : quand la sottise et l'égoïsme se donnent la main, cela va bon train, dans la mauvaise direction.

Bref, elle se retirerait au pays de sa famille, en Bretagne. Elle ne voulait plus rien avoir de commun avec un homme aussi méprisable que lui : un triste individu, a-t'elle conclu fièrement. — Et alors, elle est partie, en définitive ? — Bien sûr, avec sa vertu inexpugnable et la surdité de son entêtement. — C'est en effet une histoire sans gaieté. Mais enfin il n'est pas seul : peut-être que Laetitia lui apporte la joie que promet son nom. — En un sens, oui : c'est une belle fille, qui va sur ses vingt ans. Son père et elle s'entendent bien ; il y a entre eux deux une grande et solide affection. — Vous voyez ! — Je vois ; mais je vois aussi plus loin. C'est à dire que l'an prochain, probablement, elle va se marier. Oh, un brave garçon, net et solide, qui fera un bon mari. Mais

ils ne resteront pas ici, car il a trouvé un emploi à tous les diables du Nord, vers Tourcoing. Eux une fois partis, qu'est-ce qui restera au père ? Comme tout le monde, il envisageait la vieillesse à deux, c'est à dire supportable pour un couple qui a longtemps cheminé ensemble et qui compte aller jusqu'au terme en s'entraidant, mieux encore en s'aimant. Et voilà qu'à cause de ce petit paquet bleu, trouvé sur la neige un soir d'hiver, il va devoir descendre la pente tout seul ; ce n'est pas facile pour un homme. Oh, bien sûr, il n'a jamais regretté d'avoir adopté le bébé ; l'affection qu'il a reçue de sa fille pendant vingt ans est quelque chose qui n'a pas de prix. Mais ne trouvez-vous pas que certaines bonnes actions sont étrangement récompensées ? — Je comprends tout cela, et d'autant plus que je suis veuf et que, moi aussi, c'est dans la solitude que je suis en train de descendre vers la vallée de l'ombre. — N'est-ce pas ? et excusez-moi d'avoir involontairement touché à un point qui vous concerne directement. Mais je l'avais abordé, seulement pur souligner l'étrangeté de ce pays du Gévaudan : dans un cas, il produit ce phénomène monstrueux que nous continuerons d'appeler la Bête, par commodité. Et quelques deux cents ans plus tard, puisque la première apparition date de 1764, c'est un petit enfant innocent que l'on trouve dans la neige, sans avoir jamais su d'où il pouvait provenir. Le mal et le bien, la perversité et la candeur, ont donc des sources tout aussi mystérieuses. Beau sujet de réflexion, n'est-il pas vrai ?

Mais rassurez-vous, je ne l'entamerai pas. Aussi bien voilà qu'on vient me chercher. Il ne me reste plus qu'à vous remercier de m'avoir écouté avec autant de patience. Permettez-moi de me retirer et, tout en vous présentant ma fille, de vous souhaiter le bonsoir. Au plaisir de vous revoir ; sait-on jamais ? Tu viens, Laetitia ? —